

Le compte du עומר (*Omer*) désigne les sept semaines qui séparent פסח (*Pessa'h*) de שבועות (*Chavouot*). On a parfois l'habitude de dire que nous nous trouvons, pendant cette période, dans une sorte de « mi-fête ». Cette expression dit quelque chose de juste. Car de *Pessa'h* à *Chavouot*, il ne s'agit pas de deux temps séparés, mais d'un même mouvement. Nous sommes dans le temps de la sortie d'Égypte. Mais sortir d'Égypte n'est pas encore l'aboutissement. Sortir de prison n'a de sens que si l'on sait vers quoi l'on avance. Une liberté sans direction reste inachevée. La vraie liberté commence lorsqu'on sait où l'on va, lorsqu'une route se dessine, lorsqu'un objectif apparaît, lorsqu'on comprend ce que l'on veut devenir.

Or, pour parvenir à *Chavouot*, pour arriver jusqu'au don de la *Torah*, il faut avancer progressivement. C'est précisément pour cela qu'existe le compte du *Omer*. Nous comptons parce que nous marchons vers quelque chose. D'ailleurs, quand compte-t-on les jours ? On les compte lorsqu'ils ont du prix. On les compte quand on attend un mariage, un accouchement, un événement décisif. On compte quand cela compte. Cette période est donc une attente intense, mais une attente active. Nous n'attendons pas passivement le don de la *Torah* ; nous nous y préparons.

Chaque semaine de ce compte possède un thème. Car cette période est celle du raffinement intérieur. Nous allons recevoir la *Torah*, mais la *Torah* ne peut pas féconder un terrain qui ne serait pas prêt à la recevoir. Si elle descend sur une personnalité abîmée par la jalousie, la comparaison, la rivalité, l'écrasement de l'autre ou l'incapacité à entrer en relation, alors même la *Torah* ne pourra pas porter tout son fruit. Il y a donc un travail préalable à la réception de la *Torah*. C'est ce que nos Sages formulent par l'idée que דרך ארץ (*derekh erets*) - la droiture humaine, le savoir-être précède la *Torah*. Avant même d'être un homme religieux, il faut être un homme bien. Une bonne personne. Et cela vaut pour tout être humain, quelle que soit sa croyance. Il faut d'abord devenir un terrain fertile.

Nous sommes donc dans une période où nous devons travailler nos מידות (*midot*) - nos traits de caractère et plus précisément nos traits de

caractère relationnels. Il nous faut devenir quelqu'un de bien avec les autres. Pas seulement quelqu'un de pieux, pas seulement quelqu'un qui prie longtemps, même si cela a évidemment sa place. D'abord quelqu'un de bien.

Nous sommes entrés dans la deuxième semaine du *Omer*, dont le thème est la גבורה (*guevoura*) - la retenue, la maîtrise, la capacité à se contenir. C'est un travail difficile. Mais avant d'y entrer, il faut s'arrêter sur une idée essentielle : si nous comptons, c'est que ce que nous comptons compte réellement. Chaque jour compte.

Et peut-être est-ce là l'un des besoins les plus fondamentaux de l'être humain : savoir qu'il compte. Un bébé, dès les premiers instants de sa vie, a besoin de sentir qu'il compte. Il a besoin de voir dans le regard de l'adulte un émerveillement, une joie, un accueil. Cela le nourrit. Et cette nourriture ne cesse jamais d'être nécessaire. Tout être humain a besoin, jusqu'au dernier jour de sa vie, de sentir qu'il compte pour quelqu'un.

La blessure la plus profonde est souvent celle de la transparence. Le sentiment que ma présence ou mon absence ne changent rien. Que je parle ou non, que je demande ou non, tout est pareil. Une grande part des souffrances relationnelles naît de là : du besoin fondamental de compter.

Ainsi, dans ces jours que nous comptons parce qu'ils comptent, nous sommes appelés à dire aux autres qu'eux aussi comptent pour nous. C'est l'un des grands enjeux du *Omer* : faire sentir à l'autre sa valeur. C'est sur cette base seulement que des relations peuvent devenir apaisées, intègres, équilibrées.

Cette question n'est pas abstraite. Elle touche au cœur même de ce qu'est la *Torah*. Mon mari m'a raconté récemment qu'on l'avait appelé pendant *Pessa'h* pour tenter d'intervenir dans une situation très difficile de שלום בית (*shalom bayit*) - paix du foyer. Il s'agissait d'un jeune couple, apparemment très religieux, mais confronté à une réalité de violence conjugale. Ce qui l'avait bouleversé, ce n'était pas seulement la gravité de la situation, mais la vulgarité profonde qui émanait de cette personne : sa manière de s'asseoir, de parler, de couper la parole, d'envahir l'espace, d'être au monde.

Et une question s'impose alors : comment est-ce possible ? Comment peut-on être dans l'univers de la *Torah*, entouré de pratique religieuse, et rester à ce point grossier dans sa manière d'être ? La réponse est lourde, mais claire : lorsque la *Torah* reste à la surface, elle ne transforme pas la personne. Si quelqu'un paraît pratiquant et garde une manière d'être profondément grossière, c'est que la pratique est restée extérieure. Elle n'a pas pénétré l'être.

C'est précisément pour cela que le travail des *midot* est si essentiel. Il touche à notre manière d'être avec l'autre, à la place que nous prenons, à la place que nous laissons. Et c'est exactement le travail de la *גבורה* (*guevoura*) : réussir à ne pas tout coloniser, à ne pas tout envahir, à ne pas prendre toute la place.

On pourrait croire que le plus difficile est de donner. Mais souvent, ce qui est plus difficile encore, c'est de se retenir de donner. Donner répond parfois à une impulsion généreuse qui nous nourrit nous-mêmes. Il existe en nous une pulsion du don. Mais savoir ne pas donner trop, savoir introduire de la mesure, savoir ne pas intervenir partout, savoir laisser l'autre grandir sans l'étouffer, voilà ce qui demande une vraie maîtrise.

Le mot *מידה* (*mida*) signifie précisément mesure. Tout le travail des sept semaines du *Omer* est là : apprendre la juste mesure. La bonne distance vis-à-vis de l'autre, mais aussi vis-à-vis de soi-même. La retenue, c'est aussi se retenir de céder à la paresse, se retenir de faire ce qui nous abîme, se retenir de suivre immédiatement ses impulsions. C'est une force intérieure.

Nos Sages disent : "איזהו גיבור? הכובש את יצרו" quel est le héros ? Celui qui maîtrise son penchant. Le vrai *גיבור* dans la tradition juive, n'est pas seulement celui qui agit avec force, mais celui qui sait se contenir. Celui qui sait parfois même s'effacer pour laisser exister les autres.

C'est aussi pour cela que *יום השואה* (*Yom HaShoah*) est appelé *יום השואה והגבורה* (*Yom HaShoah v'haGuevoura*) - le jour de la *Shoah* et de l'héroïsme. Nous commémorons bien sûr les six millions de morts, mais aussi les héros. Ceux qui, face à l'horreur absolue, ont encore trouvé la force de résister, de sauver, de ralentir la machine

de mort, ou simplement de rester debout intérieurement.

Je voudrais ici évoquer *Zalman Gradowski*. Il a été assassiné à Auschwitz, mais il a laissé des écrits. Son acte de résistance fut d'écrire ce qu'il voyait dans l'enfer d'Auschwitz-Birkenau, de cacher ses textes dans des bouteilles et de les enterrer dans le sol afin qu'un jour ils soient retrouvés. Il faut aussi rappeler qu'il a participé à la résistance du 7 octobre 1944, lors de l'insurrection du Sonderkommando, au cours de laquelle un crématoire fut fait sauter. Même au cœur de l'extermination, il y eut encore des hommes capables d'opposer à la destruction une ultime fidélité.

Voici ses mots :

*"Chers lecteurs, j'écris ces mots aux heures de mon plus grand désespoir. Je ne sais ni crois que je pourrais jamais relire ces lignes après la tempête. Qui sait si j'aurai le bonheur de pouvoir un jour révéler au monde ce profond secret que je porte en mon cœur. Qui sait si je pourrais jamais revoir un homme libre si je pourrais lui parler ? Il se peut que ceci, ces lignes que j'écris soient les seuls témoins de ma vie d'autrefois. Mais je serai heureux si mes écrits te parviennent. Toi, libre citoyen du monde, une étincelle de mon feu intérieur se propagera peut-être en toi et tu accompliras dans la vie au moins une partie de notre volonté.*

*Tu tireras vengeance, vengeance des assassins. J'ai une prière à te faire. C'est en vérité mon essentielle raison d'écrire. Que ma vie de condamné à mort trouve au moins un sens. que mes jours infernaux, que mon lendemain sans issu atteigne leur but dans l'avenir. Je ne te rapporte qu'une part infime un minimum de ce qui s'est passé dans cette enfer d'chwitz Birkeno. Tu pourras te faire une image de ce que fut la réalité. J'ai écrit beaucoup d'autres choses. Je pense que vous en trouverez sûrement les traces et à partir de tout cela, vous pourrez vous représenter comment ont été assassinés les enfants de notre peuple.*

*À présent, je t'adresse. Cher découvreur et éditeur de ces écrits, en vœux personnel, je te prie de te renseigner à l'adresse indiquée pour savoir qui je suis. Tu demanderas à mes proches la photo de ma famille ainsi que ma photo avec ma femme et tu joindras nos portraits à ce livre à ta guise. Je*

## Compter ce qui compte

Tazria, Paris, Vendredi 17 avril 2026 20h27 – 21h38

veux ainsi perpétuer leur chers nom bien-aimés, eux à qui je ne puis offrir à présent même une larme. Car je vis dans l'enfer de la mort et je ne puis estimer comme il convient l'ampleur de ma perte. Et je suis moi-même condamné à mort. Un mort peut-il pleurer un mort ? Mais toi, étranger, libre citoyen du monde, je te prie de verser un pleur pour eux lorsque tu auras ces écrits, lorsque tu auras leur portrait sous les yeux. Ceci est ma larme, ma plainte sur ma famille et sur mon peuple. Voici les noms de ma famille. Ma mère Sarah, ma sœur Liba, ma sœur Esther Achel, ma femme Sonia Sarah, mon beau-frère Raphaël, mon beau-frère Wolf. Ils ont péri le 8 décembre 42 gazé. et brûler le jour de leur arrivée."

Pour Zalman Gradowski, pour les six millions d'autres, nous faisons mémoire. Non pour nous enfermer dans une identité blessée. Non pour devenir des victimes professionnelles. **Mais pour témoigner que l'esprit juif survit à toutes les entreprises de destruction.** C'est en cela que nous sommes le עַם הַנֶּצְחָה ('Am HaNetsa'h) - le peuple de l'éternité.

Nous vivons nous aussi des temps tendus pour notre peuple. Aucune comparaison n'est possible avec cette époque-là, mais nous savons ce que signifie vivre dans l'inquiétude pour *Israël*, pour notre nation, pour notre avenir. Et pourtant nous sommes ici, dans une synagogue, à étudier la *Torah*. Si nous sommes là, c'est pour continuer. Pour porter avec nous ceux qui ne sont plus là. Pour leur donner une présence à travers notre fidélité.

C'est ici qu'il faut comprendre l'importance du זָכוֹר (*zakhor*) - souviens-toi, dans le judaïsme. "זָכוֹר אֶת יוֹם הַשַּׁבָּת" (*zakhor et yom haShabbat*) - souviens-toi du jour du *Shabbat*. "זָכוֹר אֶת אֲשֶׁר לָךְ עָמַלְק" (*zakhor et asher assa lekha Amalek*) - souviens-toi de ce qu'*Amalek* t'a fait. Le thème du souvenir traverse la *Torah*.

Pourquoi faut-il se souvenir ? Pas pour se complaire dans la souffrance. Pas pour pleurer sans fin. Mais parce que le souvenir dit : cela compte. Quand la *Torah* dit זָכוֹר (*zakhor*), elle nous dit : sache que cela doit compter pour toi, parce que cela construit ton identité. Le *Shabbat* compte, c'est pour cela que toute la semaine est orientée vers lui. En hébreu, il n'y a pas «dimanche», «lundi», comme dans les langues

profanes ; il y a יוֹם רִשׁוֹן (*yom rishon*) - premier jour, יוֹם שֵׁנִי (*yom sheni*) - deuxième jour. Chaque jour existe en fonction du septième.

Et lorsque la *Torah* nous demande de nous souvenir d'*Amalek*, elle nous enseigne aussi quelque chose de décisif : si nous ne savons plus identifier le mal, nous ne saurons plus identifier le bien. Or c'est précisément l'un des drames du monde contemporain. Le monde occidental ne sait plus définir clairement le bien et le mal. Les frontières morales deviennent floues. On ne sait plus qui est la victime, qui est le bourreau, qui détruit, qui est détruit. Tout se brouille.

Le peuple juif, par le זָכוֹר (*zakhor*), continue à définir. Il continue à tracer des frontières. Voilà le bien. Voilà le mal. Voilà le *Shabbat*. Voilà le profane. Voilà ce qui construit. Voilà ce qui détruit.

Il existe aussi un autre זָכוֹר (*zakhor*) : souviens-toi de la médisance. Dans l'épisode de *Myriam*, la *Torah* rappelle combien la parole a du poids. Et cela nous conduit directement à notre *paracha*, תַּזְרִיעַ מִצִּוְרָה (*Tazria Metsora*). La parole est créatrice. Donc elle peut aussi être destructrice. Il faut apprendre à définir, à nommer, à parler juste.

Je le dis aussi de manière très personnelle. Mon père était un enfant caché. Toute sa famille a été décimée pendant la *Shoah*. Lui, ma grand-mère et les siens ont réussi à fuir vers la Suisse. Mon grand-père était dans un camp de travail. Mais le reste de la famille a disparu. Nous avons fait un voyage en Lituanie pour retrouver une trace, une stèle, quelque chose. Il ne restait rien. Même les pierres des cimetières avaient été utilisées pour paver les routes.

J'ai grandi dans une famille où l'on parlait de la *Shoah* tout le temps. Mais pas pour se victimiser. On en parlait pour apprendre à se relever. Pour apprendre à tenir debout. On nous a haïs. On nous hait encore. Pourquoi ? Parce que הקָדוֹשׁ בְּרוּךְ הוּא nous a choisis, et cette élection est insupportable pour beaucoup. Mais ce choix n'est pas un privilège confortable ; c'est une responsabilité. אֹר לְגוֹיִים (*or la-goyim*) - être une lumière pour les nations. Voilà notre vocation.

Et c'est aussi cela que le monde a du mal à supporter : comment ce petit pays, *Israël*, continue-t-il d'exister ? Comment continue-t-il non seulement à survivre, mais à créer, à inventer,

## Compter ce qui compte

Tazria, Paris, Vendredi 17 avril 2026 20h27 – 21h38

à bâtir, à vivre ? Comment continue-t-il à faire des projets, à remplir les cafés, à engendrer de la vie ? C'est l'un des secrets d'Israël : nous ne pleurons pas nos morts pour pleurer. Nous les pleurons pour réaliser quelque chose de grand. Toujours.

Revenons alors au *Omer*. Si cette période nous enseigne que chacun a besoin de sentir qu'il compte, encore faut-il savoir comment le manifester. Car il y a une différence immense entre savoir que je compte pour quelqu'un et sentir que je compte pour lui. Dans un couple, par exemple, on peut savoir intellectuellement qu'on est aimé sans jamais le ressentir vraiment. Il faut donc apprendre à manifester, à exprimer.

L'exercice du *Omer* est aussi là : chaque jour, se demander comment j'ai fait sentir à quelqu'un qu'il comptait pour moi. Pas seulement qu'il le sache. Qu'il le sente. C'est un vrai travail. Dans certaines familles, il existe une grande pudeur émotionnelle. On n'exprime pas. On ne dit pas. On ne touche pas. Or cela laisse souvent des manques profonds. Il faut apprendre à exprimer ses émotions. À enlacer ses enfants. À les embrasser. À leur redire qu'on les aime. Même, et peut-être surtout, quand ils se comportent mal, parce que c'est souvent à ces moments-là qu'ils doutent le plus de l'amour qu'on leur porte.

Le mot *עומר* (*omer*) désigne une mesure, un volume. C'est aussi la quantité de manne reçue chaque jour dans le désert. Une mesure juste. Une ration. La valeur numérique de *יש* (*yesh*) 310 - il y a, est la même que celle de *יקר* (*yakar*) - précieux. Ce qui est là est précieux. L'existence même a du prix. Jusqu'au trente-deuxième jour du *Omer*, nous travaillons le *לב* (*lev*) - le cœur, dont la valeur numérique est 32. Il reste ensuite 17 jours, valeur numérique de *טוב* (*tov*) - bien. Tout le *Omer* devient ainsi un travail pour parvenir à un *לב טוב* (*lev tov*) - un bon cœur.

C'est exactement ce qu'enseigne une *michna* des *פרקי אבות* (*Pirké Avot*).

"אמר להם, צאו וראו איזוהי דרך ישראל שדבקה בה האדם. רבי אליעזר אומר, עין טובה. רבי יהושע אומר, חבר טוב. רבי יוסי אומר, שכן טוב. רבי שמעון אומר, הרואה את הגולד. רבי אלעזר אומר, לב טוב. אמר להם, רואה אני את דברי אלעזר בן עזר מדרביכם, שבכלל דבריו דבריכם." *R' yohanan ben Zakay avait 5 élèves. Il leur a dit « sortez et regardez quelle est l'attitude droite à*

*laquelle l'homme doit s'attacher » Rabbi Eliezer dit : avoir un bon oeil, Rabbi Yehoshoua dit être un bon ami, rabbi yossé dit être un bon voisin, R'Shimon dit savoir anticiper, Rabbi Elazar dit avoir un bon coeur . Il leur dit : les paroles de Rabbi Elazar inclue les vôtres !*

Les élèves demandent : quelle est la bonne voie à laquelle l'homme doit s'attacher ? L'un répond : *עין טובה* (*'ayin tova*) - un bon regard. L'autre : *חבר טוב* (*haver tov*) - un bon ami. Un autre encore : *שכן טוב* (*shakhen tov*) - un bon voisin. Et Rabbi Elazar dit : *לב טוב* (*lev tov*), un bon cœur. Le maître répond que cette dernière parole inclut toutes les autres.

Car le bon regard, c'est le bien qui passe par la pensée. Le bon ami, c'est le bien qui passe par la parole. Le bon voisin, c'est le bien qui passe par l'action. Mais à la racine de tout cela, il faut un bon cœur.

Le *Maharal* explique: l'oeil produit du bien par la pensée, l'ami est celui qui prodigue du bien par la parole (conseils), le voisin prodigue du bien par l'action.

C'est là que notre double paracha, *תזריע מצורע* (*Tazria Metsora*), vient nous aider. Il existe un lien très profond entre *זרע* (*zera*) - la semence, la fertilité et *צרעת* (*tsaraat*) - la lèpre spirituelle, le rétrécissement. *זרע* (*zera*), c'est la force de vie. C'est la possibilité d'engendrer, de faire croître, d'ajouter de la vie. Nous portons tous en nous une réserve de fertilité. Bien sûr à travers les enfants, mais aussi à travers ce que nous transmettons, ce que nous enseignons, ce que nous faisons grandir autour de nous.

Mais il existe en nous une autre force. Celle qui réduit, qui jalouse, qui empêche, qui supporte mal la croissance de l'autre. Celle qui croit que si l'autre grandit, c'est forcément à mes dépens. Nous vivons constamment dans cette tension entre une force de vie et une force de rétrécissement. Le mot *צר* (*tsar*) signifie étroit. L'Égypte est le lieu de l'étroitesse. Et la *צרעת* (*tsaraat*) exprime précisément ce regard étroit sur l'autre.

Car quand *HaKadosh Baroukh Hou* nous a créés, Il a pris de l'infini et l'a placé dans du fini. Il a placé une *נשמה* (*neshama*) - une âme, infinie dans un corps limité. Toute notre vie se joue dans cette

## Compter ce qui compte

Tazria, Paris, Vendredi 17 avril 2026 20h27 – 21h38

tension entre l'intérieur et l'enveloppe, entre l'âme et le corps.

La paracha **תזריע (Tazria)** s'ouvre sur la naissance. Elle parle d'une femme qui accouche, puis du compte des jours après la naissance d'un garçon ou d'une fille. Après la naissance d'un garçon, il y a sept jours, puis, le huitième jour, la **ברית מילה (brit mila)** - la circoncision. Après la naissance d'une fille, il y a un double cycle de sept jours.

La question est évidente : l'accouchement est le même. Si le sens du compte est de remettre le corps à sa juste place, pourquoi cette différence ? C'est ici que *Rav Hirsch* propose un commentaire magnifique.

Les sept jours supplémentaires dans le cas de la naissance d'une fille viennent en quelque sorte remplacer l'effet de la *brit mila* pour le garçon. Le père, par la circoncision, accomplit déjà un premier geste éducatif vis-à-vis de son fils: il lui transmet que son corps devra être dominé, orienté, sanctifié. Ce ne sera pas le corps qui commandera. Pour la fille, ce travail passe par la mère. En comptant encore sept jours, la mère ne fait pas seulement un travail pour elle-même ; elle commence déjà à transmettre à sa fille ce rapport juste au corps. Elle lui enseigne, silencieusement, dès la naissance : toi aussi, un jour, tu auras un corps qui s'imposera à toi, un corps qui connaîtra des douleurs, des bouleversements, un accouchement. Mais tu ne te définiras jamais seulement par lui. Ton corps sera l'instrument de ton âme. C'est une idée bouleversante. Une mère qui met au monde une fille met déjà au monde un être qui, un jour, enfantera à son tour. Et elle commence immédiatement à lui transmettre ceci : tu n'es pas qu'un corps. Tu es une âme, et ton corps en est le réceptacle.

Dans une époque qui accorde tant de place au corps, cette leçon est immense. La *Torah* ne méprise pas le corps ; elle le remet à sa place. Si le corps domine l'âme, la *Torah* parle de **טומאה (touma)** - une forme d'opacité spirituelle. Si l'âme gouverne le corps, alors il y a **טהרה (tahara)** - pureté. Le corps est nécessaire. Sans lui, l'âme ne peut pas agir dans le monde. Mais la question demeure toujours : qui dirige ?

Cette tension se retrouve dans **מצורע (Metsora)**. Les atteintes apparaissent d'abord sur la maison,

puis sur les vêtements, puis sur la peau. Trois enveloppes. La maison, le vêtement, la peau. Tant que l'avertissement reste extérieur, l'homme peut l'ignorer. Mais quand cela atteint la peau, alors il n'est plus possible de se dérober.

Pourquoi la médisance provoque-t-elle une telle atteinte ? Parce que dire du mal de quelqu'un, même à partir de quelque chose de vrai, revient souvent à réduire toute la complexité d'une personne à un comportement, à une faille, à un instant. Or aucun être humain ne veut être réduit à son pire moment.

C'est cela, au fond, le **לשון הרע (lachen hara)** - la mauvaise parole. Ce n'est pas seulement dire du mal. C'est rapetisser l'autre. C'est oublier qu'il est plus vaste que ce que j'ai vu de lui. C'est ne plus voir en lui l'infini logé dans le fini.

Le **של"ה הקדוש (Shelah HaKadosh)** explique que lorsque l'enveloppe devient trop importante, cela révèle un désordre intérieur.

*Rav Hirsch* ajoute que le mot **עור (or)** - la peau, vient d'une racine qui évoque l'éveil **ער**, la sensibilité. La peau est le lieu du sensible. Si elle est touchée spirituellement, c'est peut-être parce que l'on a cessé d'être sensible à l'autre.

Ainsi, la plaie sur la peau devient le signe visible d'une insensibilité intérieure. L'homme ne sait plus percevoir le juste et le vrai. Il ne sait plus voir l'étincelle divine en autrui.

La plaie n'a pas transformé l'oeil c'est-à-dire le regard que l'homme porte sur ce qui l'entoure. Voilà donc le travail du *Omer*. Apprendre à regarder l'autre comme porteur d'une étincelle divine. Apprendre à ne pas se définir soi-même seulement par le corps. Apprendre à devenir des êtres de **זרע (zera)** - de fécondité, et non de rétrécissement. En cette semaine de **יום השואה (Yom HaShoah)**, où tant de corps nous reviennent à la mémoire, nous affirmons pourtant que l'intensité d'*Israël* est encore vivante. **עם ישראל (Am Israël)** - le peuple d'Israël, continue d'engendrer de la vie. Puisseons-nous en être dignes. Puisseons-nous être, ici et autour de nous, des générateurs de vie, de fidélité, de mémoire et de bonté.

**Shabat Shalom! Et Hodech Tov !**

Mariacha Draï

SCANNEZ MOI !



# La Paracha par Mariacha

essentielle

## *Compter ce qui compte*

Tazria, Paris, Vendredi 17 avril 2026 20h27 – 21h38

---

*Pour l'élévation de l'âme de:*

- Eliahou elhanan Itshak ben Hay Yossef Yoël

*Si vous souhaitez dédicacer le prochain feuillet de la paracha, il vous suffit de scanner le QR code et de vous inscrire.*